

Histoire de la médecine et édition

Comment faire un livre d'un travail universitaire *

par Éric MARTINI **

L'histoire de la médecine fait aujourd'hui l'objet d'une importante production éditoriale, alimentée par des travaux universitaires, thèses et colloques. Il peut être intéressant d'analyser le fossé, si fossé il y a, entre le travail universitaire et l'édition d'un livre, en comparant par exemple une thèse imprimée et un livre publié, la plupart des observations concernant la publication d'une thèse pouvant être transposées à l'édition de tout travail universitaire en histoire de la médecine. Le Groupement des Écrivains Médecins dispose d'une expérience assez large du contact avec les éditeurs et d'une manière générale du monde du livre, expérience à partir de laquelle il est possible d'analyser les livres qui "marchent". Les faits sont simples et tragiques : la diffusion d'un travail universitaire nécessite un travail de réécriture sous la direction bienveillante d'un éditeur.

Pourquoi publier une thèse

On peut s'interroger sur l'intérêt que présente l'édition d'une thèse sous la forme d'un livre. La thèse respecte une forme académique, au style distinctif et approprié et à la présentation convenue, qui donnent au texte une lisibilité universitaire peu compatible avec les attentes du public. Sa diffusion est en outre modeste : on ne la trouve que dans les bibliothèques universitaires. Le travail de l'impétrant ne sera donc connu que de son jury et des quelques chercheurs intéressés par le sujet. Pourtant, le long et productif travail d'une thèse, dont les conclusions ont été validées par un jury, mériterait de ne pas rester à l'état de littérature grise. La diffusion des connaissances pourrait fort bien se passer des éditeurs : il est possible aujourd'hui de publier le texte d'une thèse sur internet, sans contraintes pour l'auteur et sans coût pour les lecteurs. Toutefois, ce mode éditorial ne rencontre pas encore un large public et la publication sur internet n'a évidemment pas encore le statut ni le prestige du livre : le texte que l'on télécharge sur la toile n'a pas d'ISBN et n'est pas "validé" par un éditeur. On peut néanmoins penser que ce type de diffusion connaîtra un développement important dans les années à venir, sur le modèle des revues scientifiques (un article publié sur le site des revues internationales peut être référencé au même titre qu'un article imprimé).

Quel livre

Le projet d'édition d'une thèse sous la forme d'un livre soulève, comme pour tout manuscrit, des questions incontournables :

* Comité de lecture du 27 octobre 2007.

** Éditions Glyphe, 85, avenue Ledru-Rollin, 75012 Paris – www.editions-glyphe.com

– quel est le sujet de la thèse ? Le travail réalisé et les observations faites peuvent-elles intéresser un public non spécialisé ? Même s’il est évidemment trop tard pour changer de sujet, c’est une question clé qui peut amener à sélectionner une partie seulement du travail ;

– qui veut-on toucher ? Un livre n’existe que par son lectorat, sinon c’est du papier et de l’encre. Le lectorat peut être académique, si on ne souhaite rien d’autre que la reconnaissance sociale du travail universitaire et l’indispensable enrichissement du curriculum vitae. Mais on peut aussi choisir un public beaucoup plus large : le lectorat que l’on espère atteindre déborde du milieu universitaire. On devra en déterminer l’attente et le niveau de lecture ;

– quel investissement supplémentaire va nécessiter le passage au livre ? Nous allons voir que, dans la plupart des cas, l’édition d’une thèse impliquera un gros travail éditorial – relecture, restructuration, réécriture, recherche iconographique... – qui s’étalera sur plusieurs longs mois ;

– pourquoi vouloir être auteur ? S’agit-il d’une question d’ambition personnelle, d’une nécessité universitaire ou du plaisir d’écrire ?

Affronter ces questions, et y répondre sincèrement, facilitera le choix du type de livre que l’on veut publier et la recherche d’un éditeur. Le texte peut être publié tel quel. Certains éditeurs (en particulier les maisons d’édition liées aux universités) acceptent de publier les thèses de sciences humaines en l’état, sans modifications de forme et de fond. Ainsi la thèse devient un ouvrage universitaire, qui n’a fait l’objet d’aucun travail éditorial, dont le public est forcément très restreint, en particulier en histoire de la médecine. Ce type d’édition demande une grande vigilance des auteurs. En effet, le tirage étant limité, l’éditeur, pour diminuer les coûts de fabrication, doit réduire le travail de mise en page et de typographie à sa plus simple expression. Il se contente parfois d’ajouter un ISBN qui donne au document le statut de livre.

Mais, sans un travail éditorial supplémentaire, une bonne thèse fait rarement un bon livre, commercialement parlant. Le manuscrit universitaire reste éloigné d’un texte édité par plusieurs de ses aspects. Parfois, une difficulté apparaît dès la lecture du synopsis : le sujet traité, trop pointu, ou au contraire trop vaste, a peu de chances de convaincre un éditeur. Si le sujet traité semble pouvoir trouver un lectorat et qu’il est donc susceptible d’intéresser un éditeur, d’autres difficultés vont survenir. La thèse – détaillée, structurée – n’a pas grand-chose à voir avec le livre. Issu d’un travail universitaire, un manuscrit d’histoire de la médecine devra être plus ou moins remanié selon le public espéré. On peut schématiquement distinguer :

– la diffusion des connaissances aux médecins et aux historiens. C’est évidemment une clientèle exigeante, réclamant pour ces ouvrages une structuration solide et une information détaillée ;

– la vulgarisation auprès du grand public, qui recherche une lecture facile, illustrée et distrayante. Les préoccupations de ce lectorat limitent en outre le champ éditorial : le grand public recherche des informations sur les sujets à la mode ou qui flattent l’imaginaire – génétique, pandémies, développement durable... Il est plus facile de vendre l’histoire de la peste que les avancées de la neurobiologie au XX^{ème} siècle.

“Plus un livre est simple, moins il est exact”, disait Ivar Ekeland. Il importe donc de choisir une cible et de la respecter. Texte, titre, présentation, nombre de pages devront bien sûr être envisagés différemment selon qu’on diffuse le savoir à des historiens-écri-

vains-médecins ou au grand public. C'est donc une chimère de vouloir publier un livre qui intéresse à la fois les deux lectorats.

Écrire pour être lu

Passer du texte universitaire au texte de vulgarisation est une entreprise longue et peu motivante. Il faut réécrire. Il ne s'agit plus de convaincre un jury de scientifiques ; l'enjeu est de communiquer un message, une pensée, une réflexion sur un thème. Le texte devra donc subir une véritable métamorphose qui s'étend bien au-delà de la réduction du nombre de pages.

D'une manière générale, les textes doivent être élagués pour laisser respirer ce qui n'est pas éliminé. Toutes les informations données dans un livre n'ont pas besoin d'être académiquement justifiées. La description des méthodes de travail peut être considérablement réduite (sauf, bien entendu, si l'étude de ces méthodes est indispensable à la compréhension du texte), beaucoup de notes de bas de page peuvent, et doivent, être supprimées, ne laissant que des précisions ou des références bibliographiques à l'intention du lecteur curieux. Les annexes de la thèse constituent une excellente base de travail pour la création d'encadrés, qui rompent la monotonie typographique du texte courant. Enfin, il peut être opportun d'ajouter un index et un glossaire des termes peu usités.

Pour retenir le lecteur, le style doit être plus fluide, plus percutant, plus distrayant que celui de la thèse. Il faut informer bien sûr, mais aussi intéresser, passionner, émouvoir. Il n'est sans doute pas inutile de rappeler que, pour être lisible, le style doit être simple, direct, qu'il doit comporter des phrases courtes, un vocabulaire varié, sans termes techniques inutiles. Enfin, si, dans une thèse, le plan détaillé constitue l'architecture du langage de présentation, témoin de la maîtrise du sujet, il en va autrement dans un livre. Pour éviter au lecteur un permanent effort de mémoire ou d'incessants retours aux pages précédentes (ou au sommaire), ce n'est plus le langage de présentation qui donne le plan, mais le développement même du contenu. L'utilisation des intertitres est donc limitée à un ou deux niveaux.

Des illustrations peuvent accompagner et éclairer le texte. Outre ce rôle informatif, elles donnent un attrait supplémentaire à l'ouvrage. En histoire de la médecine, les auteurs disposent d'une iconographie souvent très abondante qui soulève la question des droits d'utilisation. Internet n'a pas rendu les règles de copyright caduques. Pour chaque image imprimée, l'auteur mentionnera le propriétaire de l'œuvre et le nom du photographe qui a fait le cliché, l'éditeur payera les frais techniques et les droits de reproduction qui peuvent représenter un coût très élevé pour un ouvrage largement illustré. Aux obligations légales s'ajoutent des contraintes techniques : il est impératif de disposer d'images de bonne qualité, en haute définition. Les images prises sur internet sont le plus souvent inutilisables ; leur résolution, c'est-à-dire leur taille, étant insuffisante.

Un bon livre, c'est avant tout un bon titre, qui, avec la couverture, éveille l'intérêt du chaland ou de l'internaute. Explicite et formel sur la thèse, le titre prend une forme courte et percutante sur la couverture d'un livre. Il peut même laisser planer quelque mystère incitatif. À titre d'exemple, la thèse *Représentations et comportements en temps d'épidémie de peste dans la littérature imprimée (1490-1725) : contribution à l'histoire culturelle de la peste en France à l'époque moderne* pourrait faire un très bon livre : *La peste en France, quatre siècles de terreur*. Un titre peut vouloir accrocher – *La médecine des preuves. Histoire et anthropologie des essais cliniques* –, inquiéter – *Pandémie : la*

grande menace. Grippe aviaire, 500 000 morts en France ? - ou provoquer - Comment Fleming n'a pas inventé la pénicilline.

L'illustration de couverture peut conduire l'acheteur potentiel à s'intéresser au contenu du livre. Elle est habituellement choisie par l'éditeur, en collaboration avec l'auteur. Le texte de quatrième de couverture est rédigé par l'éditeur à partir d'un descriptif fourni par l'auteur. C'est un texte "commercial" qui doit donner envie d'acheter le livre, sans forcément chercher à le résumer.

Les contraintes pécuniaires de l'édition

L'édition d'un livre a un coût d'autant plus élevé que la mise en page est complexe et le tirage limité. Un ouvrage d'histoire de la médecine marie ces deux difficultés. Si la cible reste médicale, les livres d'histoire de la médecine ne peuvent presque jamais être édités sans un appui financier : le travail de mise en page est lourd (notes, illustrations, bibliographie...), l'iconographie riche et les tirages modestes. Dans ce domaine, cinq cents ou mille exemplaires vendus représentent déjà un succès éditorial. Mais des aides à la publication peuvent être obtenues auprès des collectivités publiques, des laboratoires pharmaceutiques (si le public est essentiellement constitué de prescripteurs), des universités et des associations.

Choisir un éditeur

Difficile de choisir un éditeur sans savoir ce qu'on doit attendre de lui et donc en quoi consiste son métier. L'éditeur choisit l'œuvre à publier, établit le texte, le publie et le diffuse. Choisir l'œuvre, c'est dépister le manuscrit qui plaira au public. Établir le texte consiste à revoir le manuscrit, le corriger, le structurer et l'illustrer. Ce travail est en général mené de concert par l'auteur et l'éditeur. Publier le texte, c'est en faire la mise en page, l'imprimer, puis déclarer l'existence du livre par le dépôt légal à la Bibliothèque nationale. Enfin, diffuser le texte suppose des opérations commerciales et logistiques qui permettent la vente de l'ouvrage (diffusion du catalogue, dépôt des ouvrages en librairie, contacts presse, présentation sur les sites internet, présence sur les salons...). Identifier l'éditeur qui convient est relativement simple si on a choisi son lectorat et son type de livre :

- pour une thèse telle quelle, il faut se tourner vers internet ou vers des éditeurs universitaires ou à compte d'auteur ;
- pour un livre « académique », il y a des éditeurs spécialisés ;
- s'il s'agit d'un ouvrage de vulgarisation, il est possible de contacter de grandes maisons d'édition, même si les chances de réussite sont très minces.

Si le choix est théoriquement simple, il faudra néanmoins accorder une grande attention au contrat proposé par l'éditeur. En histoire de la médecine, la rentabilité de l'édition n'est jamais assurée. Certaines maisons, pour diminuer les coûts de fabrication, demandent à l'auteur d'exécuter lui-même la mise en page de leur livre. C'est un travail très long qui, dans les mains d'un non-spécialiste, donnera forcément un résultat typographique médiocre. D'autres éditeurs exigent des commandes en souscription.

Conclusion

Le projet d'édition d'un texte universitaire mérite une véritable réflexion, menée conjointement par l'auteur et l'éditeur. On ne peut considérer le texte d'une thèse comme un manuscrit terminé. Un travail rédactionnel, iconographique et typographique doit être mené pour éditer un ouvrage de qualité. Beaucoup d'impétrants ne parviennent pas à reprendre la plume, peu motivés de devoir aborder une nouvelle fois un objet déjà lon-

guement étudié. Ils peuvent se tourner vers le Groupement des écrivains médecins, qui saura les conseiller dans l'écriture et la présentation de leur manuscrit et dans la procédure d'approche d'un éditeur. Les liens étroits qui unissent l'histoire de la médecine et l'édition mériteraient qu'un groupe de travail se penchât sur l'impulsion qui peut être donnée à cette collaboration naissante. De nombreux axes de travail peuvent être explorés, comme la création d'un comité éditorial pour la publication des thèses ou le développement de l'édition sur internet. La séance que Danielle Gourevitch et José Boutaric ont organisée pourrait trouver un prolongement qui permît à l'histoire de la médecine d'être, selon Alain, "un grand présent et pas seulement un passé".

BIBLIOGRAPHIE

- AUTRET Marc - *150 questions sur l'édition*, Vitry, L'Oie Plate, 2005, 238 p. [Les questions que se posent les auteurs débutants].
- BEAUD Michel - *L'art de la thèse*, Paris, La découverte, 2006, 202 p. [Le guide du thésard, mais quelques renseignements sur l'édition des thèses].
- FRITZ Alexandre Mathieu et QUEMIN Alain - "Publier pendant et après la thèse", *Socio-logos*, Numéro 2, [En ligne] / mis en ligne le : 30 mars 2007. [consulté le 20 octobre 2007] "<http://socio-logos.revues.org/document107.html>".
- LUCAS Thierry - *Guide de l'auteur & du petit éditeur*, Lyon, Juris, Collection "Les guides pratiques des entreprises culturelles", 1999, 272 p.
- SCHUWER Philippe - *Traité pratique d'édition*, 3e éd., Paris, Cercle de la librairie, 2002, 656 pages. [Vraiment tout sur l'édition].

RÉSUMÉ

Beaucoup de manuscrits d'histoire de la médecine proposés aux éditeurs sont issus de thèses ou de travaux universitaires publiés sous forme d'articles ou présentés à l'occasion d'un symposium. Comment passe-t-on d'un manuscrit académique au texte d'un livre ? L'analyse des succès éditoriaux montre qu'un livre « qui marche » est fait d'un document profondément remanié. Le texte est réécrit dans le style attendu par le lectorat choisi, les notes de bas de pages sont considérablement réduites, la bibliographie est simplifiée. La monotonie typographique du texte courant est rompue par des illustrations et des encadrés. Pour épargner au lecteur un difficile effort de mémorisation, c'est le développement même du texte qui donne le plan, remplaçant les multiples niveaux d'intertitres. Le titre est revu. D'explicite et formel qu'il était sur la thèse, il devient court, intrigant ou même provocant. Il est épaulé par une couverture attrayante qui retient l'attention du chaland ou de l'internaute. Le projet éditorial d'un travail universitaire mérite donc une véritable réflexion, mené conjointement par un auteur motivé et un éditeur consciencieux. Il est souvent difficile de reprendre la plume pour aborder une nouvelle fois un objet déjà longuement étudié. Le Groupement des écrivains médecins peut conseiller les auteurs dans la refonte de leurs manuscrits et dans l'approche des éditeurs. On le voit, il y a de nombreuses raisons de se féliciter d'une collaboration entre le Groupement des écrivains-médecins et la Société française d'histoire de la médecine.

SUMMARY

Many manuscripts on the history of medicine presented to publishers come from theses or academic works which have appeared as articles or have been presented at conferences. How can one alter an academic document to make a book ? The analysis of commercial successes in this area shows that successful books are the result of a rewritten manuscript. The text is modified to the style demanded by the projected readership, footnotes are reduced and the bibliography is simplified. The typographical monotony of the main text can be eased with illustrations and inserts. To make the job of the reader easier, the development of the text reveals the plan, replacing multiple levels of sub-titles. The title is also transformed. Explicit and formal for a thesis, it becomes short, intri-

ÉRIC MARTINI

guing or even provocative. It is supported with an attractive cover which is designed to catch the attention of customers and web users. The publishing of an academic text needs a collaboration of a motivated author and a conscientious publisher. It is often difficult to take up the pen again and make a new start on a subject that has already been carefully studied. The Groupement des écrivains médecins can provide advice to authors in the rewriting of their manuscript and in approaching publishers. Indeed, we have every reason to be pleased about the collaboration between the Groupement des écrivains médecins and the Société française d'histoire de la médecine or SFHM.